

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 55, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1998). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 75–80.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Dans le maquis

Patrick Imbert, *Le réel à la porte*, Hull, Vent d'Ouest, 1997, 192 p., 19,95 \$.

Depuis quelques années déjà, Michel Lord, professeur, critique et spécialiste de la nouvelle, soutient que le discours narratif bref se rapproche de plus en plus de l'essai, qu'il élaborerait, aujourd'hui plus qu'hier, une réflexion sur le monde. Voilà une hypothèse qui s'applique tout à fait à ce premier recueil de Patrick Imbert, professeur à l'Université d'Ottawa, à qui l'on doit par ailleurs quelques ouvrages théoriques sur la littérature. Certains textes, du reste, constituent presque des essais, tant la fiction et parfois la structure novellistique même y occupent une place négligeable.

Le réel à la porte se présente d'abord comme un recueil à thèse où s'affiche d'emblée un parti pris tiers-mondiste. Dès la première nouvelle (intitulée « Alejandro international »), Imbert donne le ton : nous sommes à Santa Ana, l'une des villes principales du Salvador ; Alejandro, marchand de barbe à papa et père de huit enfants, a disparu, enlevé par l'armée ou ces truands qui souvent, en régime totalitaire, composent la police politique. Des huit enfants d'Alejandro, quatre joindront les rangs de Musca volante, un « groupe de combat » dont on apprendra la genèse au texte suivant (le groupe s'inspire probablement du très réel Front Farabundo Martí de libération nationale). Plusieurs nouvelles s'embôitent ainsi, se répondent, tissent une histoire constituée de trois ou quatre volets, et finissent par dessiner le portrait d'un pays — voire, de façon plus globale, d'une Amérique centrale — dont les habitants ploient sous la misère et la dictature.

Plusieurs des personnages mis en scène ici prennent le maquis, deviennent des guérilleros. Un tel contexte rappelle forcément la guerre civile particulièrement meurtrière qui déchira

le Salvador durant toute la décennie quatre-vingt, conflit qui atteignit son apogée à la fin de 1989. Mais au nom de quoi, de quelle idéologie se bat-on au juste ? Alejandro est soupçonné d'activités révolutionnaires — des « distributions gratuites de barbe à papa » qui mettent en péril l'idéologie de la « libre entreprise » —, et les guérilleros des « Délires du pied », de toute évidence ralliés à l'extrême gauche, s'attaquent à une dictature de type capitaliste : « Les poubelles de la bourgeoisie sont notre espoir [...]. La pléthore due à l'exploitation est ce qui menace l'exploitation. »

L'exploitation, que l'auteur s'emploie à dénoncer, constitue justement l'un des grands thèmes, l'un des enjeux principaux du recueil. Elle est plus précisément représentée et décrite dans « Le cireur », qui traite du travail des enfants en Amérique latine ; mais elle court en réalité dans la plupart des textes, ceux-ci vitupérant le tourisme, le colonialisme, le pouvoir. *Le réel à la porte* (un titre auquel il faut sans doute attribuer deux sens) comporte donc de forts éléments de critique sociale qui n'excluent pas un humour souvent sarcastique.

L'humour, l'invective aussi — car Imbert ne ménage pas ses sorties contre tout cela qui peut être un quelconque synonyme de domination — sont portés par une exubérance, voire un délire langagiers qui finissent toutefois par devenir excessifs. « Et nous nous disons que, contre la puce de la technologie inventant chaque jour, comme l'imprimerie il y a quelques centaines, de nouveaux millions d'analphabètes affamés et déplacés, n'ayant d'autre espoir que des migrations ne menant nulle part, il n'est de solution que dans la possibilité de détourner les spermes de tous les éjaculateurs précoces des vagins dominés », écrira par exemple Imbert dans « J'ai sommeil théoriquement ». Le style devient même franchement laborieux — et n'est pas sans porter à confusion — dans un texte comme « Ça fabule », une petite fable à saveur politico-freudienne dont le narrateur est un enfant d'un âge indéterminé, voire un bébé. « Et pourtant, de mon état de petit sperme, égaré, écrasé au milieu des

milliards de mes frères et sœurs, je gardais souvenance d'une chaleur, d'une viscosité, d'un séjour englobant quoique menaçant pour les agoraphobes qui, me semblait-il, n'avaient rien à voir avec la distance discrète qu'il m'accordait, comme par hasard », y lira-t-on.

De fait, l'écriture volontairement délirante de Patrick Imbert ne sert pas toujours ce recueil où s'exprime, en même temps que le message politique plutôt de gauche, un érotisme assez cru. À ce style foncièrement enthousiaste, il manque une discipline, un sens de la mesure ; pour sa première incursion dans la fiction, Imbert a en somme choisi de se laisser aller sans prendre garde de doser ses effets. D'un pareil parti pris résultent des textes parfois intéressants, mais souvent narcissiques. Et il n'est pas sûr que ce narcissisme ménage une grande place au lecteur.

Francine Bordeleau

L'amour vache

André Lemelin, *Cinq couleurs et autres histoires*, Montréal, Planète rebelle, 1997, 164 p., 19,95 \$.

André Lemelin, fondateur de la revue *Stop*, fait profession de provocateur et d'iconoclaste. On prend d'ailleurs soin de nous avertir, en quatrième de couverture : « Il se peut que vous sortiez de la lecture de ces nouvelles un peu plus pervers, tordu et déchiré que vous ne l'étiez auparavant. » Mais il se peut surtout que l'on trouve la mise en garde fortement superflue, malgré que le ton et les thèmes soient certes des plus crus. D'ailleurs, l'illustration de la page couverture, tirée d'un tableau truculent du peintre flamand Jacob Jordaens (*Les jeunes piaillent, les vieux chantent ; le roi boit !*, œuvre qui correspond à la période « triviale » de l'artiste), s'accorde parfaitement à la manière de Lemelin. Son recueil composé de treize nouvelles n'est

cependant pas aussi « délinquant et imprévisible » qu'on veut bien le faire croire.

Une certaine unité est donnée par la première partie intitulée « Cinq couleurs » qui comporte autant de textes consacrés à la sexualité. À une sexualité glauque, sans joie, morbide, déclinée en jaune, en mauve, en rouge, en blanc et en noir. Le recueil s'ouvre ainsi sur une nouvelle ironiquement intitulée « L'amour jaune, le vrai » — et tout aussi ironiquement sous-titrée « Drame de campagne » — dont l'héroïne, Yvette, épousera l'un des quatre garçons qui l'ont violée. Elle était en 2^e secondaire, c'était sa première expérience, Marcel et ses trois copains, qui aimaient abuser des filles, avaient l'habitude des viols collectifs, puis Marcel — seul, cette fois — avait de nouveau accroché Yvette, durant les vacances... L'adolescente n'a d'abord rien senti, ensuite elle a joui. « Très fort. Très longtemps. Ça n'arrêtait plus d'être bon. Et elle vit à son tour des étoiles et elle cria des OUI ! à rendre sourd Marcel. »

L'histoire a mal commencé, et elle finira mal. Les personnages qui habitent ce conte de l'extrême horreur ordinaire sont sordides et sans aucun raffinement moral ; ils appartiennent néanmoins à la nouvelle la plus intéressante du recueil. Tout au long de cette première partie, la violence sexuelle et le sadisme sont au rendez-vous. La complaisance aussi. Dans « Les mannequins mauves », un homme sodomise à qui mieux mieux une prostituée ; le prêtre de « La ruelle rouge » est un désaxé sexuel et un tueur en série (violence justifiée par une enfance durant laquelle l'homme fut victime d'inceste) ; le couple de « L'enterrement blanc » fornique dans un cimetière, contre la tombe d'un suicidé ; enfin dans « Noir Don Juan », une nouvelle dont la forme emprunte celle d'une pièce de théâtre, un garçon se fait sodomiser par un travesti atteint du sida.

André Lemelin veut heurter son lecteur, c'est évident. Or, on en a lu, on en a vu, du sadisme, des meurtres à la chaîne, des situations provocantes. Aussi n'est-ce pas tant cela qui choque que l'écriture peu rigoureuse, bâclée de Lemelin. Et cette écri-

ture dilue un projet qui était apparemment de parodier l'amour et la sexualité en montrant leurs faces perverses ou en les associant à la mort de façon systématique.

On aura le même sentiment devant les huit « Autres histoires » qui constituent la suite du recueil. Ainsi « *One night stand* » — le titre ne nécessite guère d'explications — se veut une nouvelle « interactive de type réalisme poussé », et nous devons lire ses soixante fragments dans le désordre. Le procédé est hélas ! éculé, tout comme est éculé le fantastique dont se réclament deux des textes (« La maison » et « L'homme aux livres »).

C'est donc à un ensemble plutôt décevant que nous convie André Lemelin. On n'en ressort pas troublé mais agacé par des textes qui, souvent, tournent à vide.

Francine Bordeleau

Exil nippon

Marie-Josée L'Hérault, *Tokyo express*, Hull, Vent d'Ouest, coll. « Rafales », 1998, 180 p., 18,95 \$.

Avec *Tokyo express*, Marie-Josée L'Hérault, à qui l'on doit un roman (*Immersion*, Arion, 1995), signe elle aussi un premier recueil de nouvelles. L'auteure, qui termine aujourd'hui des études de deuxième cycle en littérature à l'Université Laval, a enseigné l'anglais au Japon et son ouvrage, qui remportait au printemps dernier le prix Jacques-Poirier-Outaouais décerné par le Salon du livre de l'Outaouais, s'inspire vraisemblablement de cette expérience. L'une des nouvelles, intitulée « La daruma », mettra d'ailleurs en scène un professeur d'anglais : Edwin York, « un étranger, un gaijin » — autant dire un démon ! — qui « a les cheveux jaunes et les yeux de la même couleur qu'un ciel chauffé à blanc ». Mais l'homme, comme son prédécesseur Irving Kork — « En plus de se ressembler, les étrangers portent des noms presque identiques et, de surcroît,

difficiles à prononcer» —, ne supporte pas le choc culturel et rentre bientôt dans son pays.

Des sept nouvelles d'un recueil qui met en évidence la difficile rencontre entre les communautés, celle-ci est sans doute la plus réussie. Si on aime à croire que les adultes sont plus réfractaires au métissage culturel, ici c'est une fillette japonaise qui refuse la langue anglaise — «un chaos où se heurtent les sons les plus étranges», «une mode» — et veut se débarrasser du professeur. La *daruma*, c'est une figurine qui exauce les vœux de son propriétaire; cette poupée, à laquelle sont attribuées des propriétés plus ou moins maléfiques, ajoute une part de fantastique à une nouvelle qui aborde avec humour les traditions et la relation avec l'étranger.

Du reste, hormis «Le reportage», un texte plutôt facile dont le personnage principal se retrouve au Japon dans le cadre de la «Course destination monde» (rebaptisée ici «Course autour du globe»), l'ensemble du recueil est parcouru d'un humour assez fin qui se transforme parfois en ironie dévastatrice. Il y aura cette jeune Japonaise que l'on cherche à marier et qui parviendra à échapper à un prétendant; cette Polonaise qui a épousé un Japonais et trouve de moins en moins de satisfaction dans la vie conjugale; ce couple d'Occidentaux installé au Japon parce que, comme le dit l'homme, l'«argent est ici»... Par tous ces personnages fort bien campés se dévoile un certain visage de ce pays qui demeure contradictoire, se révèle aussi, en filigrane, une certaine idée des rapports entre hommes et femmes. Et avec ce recueil pétillant qu'est *Tokyo express*, avec ces nouvelles plutôt joliment construites qui ressemblent parfois à des contes, on découvre, en Marie-Josée L'Hérault, une écrivaine à suivre.

Francine Bordeleau